

L'antiquaire

« Ding dong »

La porte du magasin tinte pour la première fois de la journée. Premier client, peut-être enfin le bon.

Voilà plusieurs semaines que je suis au magasin, et jamais personne. Un couple de retraités parfois, mais moins de collectionneurs que je ne m'imaginai. Les trois quarts du temps, le magasin est désert. Alors je contemple la rue à travers la vitrine, regardant les passants, pressés, stressés, qui ne prennent même pas le temps de regarder autour d'eux, ni de s'arrêter devant la boutique.

Pourtant, ici, les belles choses ne manquent pas. Il y a un énorme contraste entre l'ambiance chaleureuse qui règne à l'intérieur, et celle de dehors, dans la rue. Ici, il y a l'odeur des vieux meubles, du bois, toutes ces senteurs qui nous font voyager dans le passé, et de la musique, simplement en fond, détail qui change tout et qui me rappelle ma vie d'avant... La rue, à travers la vitre, semble si froide, si triste, si polluée en comparaison.

Et dire qu'il y a quelques mois, c'était ma place, là, sur un pauvre trottoir.

Tout a commencé au début de l'hiver. Je vivais, certes, modestement, mais au moins j'avais un toit. J'occupais, avec d'autres colocataires, un appartement laissé à l'abandon dont l'espace était plus que satisfaisant.

Mais le jour où les propriétaires ont voulu vendre est arrivé. Jusque-là, ils ne nous avaient jamais rien demandé, ils ne se souciaient pas de nous et c'était réciproque. Tout allait bien. Puis ils ont trouvé un couple prêt à acheter l'appartement à moindre coût. Il fallait vider les lieux pour les nouveaux arrivants, alors ils ont envoyé un groupe de personnes pour nous chasser. De grands hommes musclés ont mis mes camarades à la porte, les uns après les autres. On ne faisait pas le poids. Puis mon tour est arrivé. Je n'ai pas voulu me laisser faire, quelle injustice c'était ! J'ai résisté de toutes mes forces, mais mon état de santé était déjà défaillant. J'ai perdu la bataille. Et bien plus encore. J'y ai perdu une partie de moi-même.

Je me suis retrouvé à la rue, sans rien. Sur le trottoir, dans le froid, à attendre mon heure au milieu des poubelles. Les journées étaient longues, très longues. Je passais mon temps à redouter l'arrivée de la nuit. Le jour qui déclinait, les ombres qui s'allongeaient, les réverbères qui s'allumaient, le froid glacial qui me rongait. Chaque jour se ressemblait, mais plus le temps passait, plus mon état s'aggravait. Mon âge n'arrangeait rien, j'étais si usé.

Au début, les gens passaient devant moi en chuchotant, en me montrant du doigt, parfois certains riaient, d'autres avaient les yeux empreints de pitié. Puis ils ont fini par tous m'ignorer, traçant leur chemin la tête haute, faisant mine de ne pas m'avoir vu. Ils ne m'approchaient pas. Ils devaient se dire que la misère était une maladie contagieuse. Pas un sourire, pas un geste envers moi, que du mépris.

Puis, un jour, j'ai croisé un homme fabuleux. Il est passé devant moi, s'est arrêté, a fini par revenir sur ses pas. Il m'a emmené avec lui. Il ne ressemblait en rien à tous ceux que j'avais vus défiler sur mon trottoir jusqu'alors. Il était élégant, les cheveux grisonnants, mais ses yeux... Il avait des yeux bleus, expressifs comme jamais, qui vous glacent, arrivent à vous transpercer pour voir jusqu'au plus profond

de vous-même. Il avait une âme, lui. Il ne faisait pas semblant, lui. Il osait me regarder, lui.

Je ne me souviens pas comment tout cela s'est exactement passé, mais quelques jours plus tard, je me suis retrouvé chez lui, dans une pièce en désordre. D'abord, je me suis senti apaisé, calme, juste bien. Puis j'ai baissé les yeux. J'ai regardé mes pieds. Et là, un sentiment très étrange m'a envahi. J'ai vu ce pied, en bois, à la place du mien. J'ai eu un mouvement de panique, j'ai failli basculer en arrière, j'ai regardé autour de moi pour voir si ça n'était pas une blague, un rêve. Mais non, tout ça était bien réel : j'avais perdu mon pied. Une « prothèse » en bois le remplaçait.

Mon pied s'était retrouvé dans un sale état, après avoir passé plusieurs nuits d'hiver dans le gel, à côté des poubelles, sur mon trottoir. On avait été obligé de m'amputer.

J'ai mis longtemps à l'accepter. Puis, pour me « remettre sur pieds », comme disait mon merveilleux hôte avec une pointe d'ironie, il m'a emmené dans son magasin. J'ai vu tous ces vieux objets, ces vieux meubles, ce joyeux bric-à-brac, et je me suis dit que finalement, ma place était bien ici.

Il y avait peu de clients, mais lorsqu'ils venaient, même s'ils n'achetaient rien, ils repartaient avec une petite lueur dans l'œil, et c'était bien ça l'essentiel. Au fil du temps, je me suis habitué à vivre ici, au milieu du bazar.

Mais au bout d'un moment, j'en ai eu assez. Maintenant, je repense à ma jeunesse, à ma condition. Je descends d'une noble lignée française. Pendant longtemps, j'ai côtoyé des personnes extrêmement importantes : des hommes de loi, des femmes à la toilette impeccable, des notables du monde entier. Je menais une vie trépidante dans le luxe le plus complet. Puis, tout s'est arrêté brusquement, lorsque j'ai commencé à vieillir. J'ai été mis au placard. Du jour au lendemain, le rêve a pris fin. Finies les soirées mondaines, finie la vie trépidante, fini le luxe. Je me suis retrouvé à vivre dans cet appartement, en compagnie de personnes que je ne jugeais pas dignes de mon rang. Mais le jour où j'ai commencé à me faire une raison, je me suis retrouvé dehors, une fois de plus.

Alors maintenant, je n'ai plus qu'une envie : m'en sortir. J'ai commencé à remonter la pente grâce à cet homme, si spécial, qui a eu la générosité de m'offrir un toit. Mais je ne veux pas que mon ascension s'arrête, une fois de plus, brusquement.

Alors je scrute le moindre client, me disant que c'est peut-être lui, le Bon.

Aujourd'hui, alors que la porte du magasin s'ouvre pour la première fois de la journée, j'ai enfin un espoir. Un homme, tout droit sorti d'un autre temps, vient d'entrer. Chapeau, petites lunettes, long manteau, gants, parapluie accroché au coude, il examine les moindres détails de chaque meuble. Il a l'œil de l'expert, il se penche, il observe, humecte ses lèvres, caresse le bois, fronce les sourcils, renifle, plisse les yeux, se relève, puis passe son chemin. Il fait ça pour chaque meuble. Il demande des renseignements, des dates, il veut tout savoir.

Mon tour vient d'être détaillé par son œil minutieux. Il me regarde de très près, de face, de profil, m'examine, comme à son habitude, sous toutes les coutures. Son regard se fige sur mon pied. Il semble gêné, dégoûté, presque déçu.

Alors, il interpelle mon sauveur, le propriétaire de la boutique :

« - Depuis quand possédez-vous ce fauteuil Louis XV, monsieur ?

- Je l'ai récupéré dans la rue il y a environ six mois. Il était au milieu des poubelles, sur un trottoir ! Il faut être fou pour jeter un tel bijou ! Encore des novices qui ont oublié la valeur des objets ! Comme d'habitude, il devait traîner dans un grenier, oublié de tous, puis lors d'un grand nettoyage, il a été jugé trop vieux ou trop encombrant... Une aubaine pour moi ! Certes, il était en mauvais état quand je l'ai trouvé, il avait dû passer plusieurs mois à l'extérieur. Mais, heureusement qu'il était au milieu des ordures, car ça l'a préservé des intempéries ! Seul un de ces pieds n'était pas recouvert, et il a été sacrément abîmé par les changements de température et l'humidité. J'ai dû le lui changer.

- Hum, je vois. C'est vraiment dommage qu'il n'ait plus son pied d'origine. C'est un fauteuil magnifique. Il vaudrait énormément d'argent, monsieur ! Il aurait suffi de rénover encore un peu son assise, de redonner un petit coup d'éclat aux soieries et aux dorures, et il aurait été digne d'un grand musée... Mais malheureusement, son nouveau pied dénote avec l'ensemble, et maintenant il a perdu la quasi-totalité de sa valeur. »

J'ai envie de lui hurler à la figure : « OUI, ce pied ne m'appartient pas ! OUI, je suis vieux et mes soieries sont usées et râpeuses ! Mais j'ai porté tant de personnes célèbres, j'ai vu défiler tellement d'événements...! J'ai une histoire, voilà tout ! J'ai enduré tellement d'épreuves ! Voilà ce qui devrait constituer toute ma valeur ! ».

Mais je ne suis qu'un pauvre fauteuil Louis XV usé jusqu'à la corde, seulement capable de grincer, condamné à passer le restant de mes jours dans une brocante.